

Auteur du roman "Œdipe, le bâtard des deux mondes" paru aux Éditions L'Harmattan, en 2008 et d'une pièce de théâtre, "L'Amour au Ban" publié à Acoria en 2011, Massamba Diadhiou revient avec DIAMONO, un recueil de deux nouvelles policières.

Massamba DIADHIOU

DIAMONO

Nouvelles Policières

Partie I : Un mariage, un enterrement

Partie II : ... ce sont les fourmis qui meurent

DU MÊME AUTEUR

*Œdipe, le bâtard des deux
mondes, roman paru à
L'Harmattan en 2008*

*L'amour au ban, pièce de théâtre
paru à Acoria en 2011*

TEXTE INTÉGRAL

TEXTE ORIGINAL

Code ISBN : 979-10-359-0163-9

Marque éditoriale : Independently published

Publié via Bookelis

Un œuf ne lutte pas avec un caillou.

PROVERBE WOLOF

Remerciements à :

Isabelle, ma première lectrice,

Yohann de la part de papa,

Audrey et Colin pour la couverture

Ousmane K DIENG Pour ses conseils en matière de droit pénal

Et mille excuses pour les libertés prises.

I

Pendant que s'en allait le triste soleil au loin dans l'horizon, le peu d'effectif de la police présent sur les lieux tentait péniblement de maîtriser la foule de curieux et de badauds. Tous agglutinés autour du corps désormais recouvert par un pagne blanc, ils voulaient voir le visage de la mort, sentir la présence des anges ou tout simplement trouver le détail pour rendre croustillant le récit d'une folle soirée dans les chaumières.

Malgré le mélodieux appel à la prière du muezzin et la pluie des coups de matraques des policiers sur la foule, celle-ci, comme hypnotisée, ne se déplaçait que pour mieux voir. Le médecin légiste, indifférent au brouhaha poursuivait son inspection tout en prenant des notes. Un agent à ses côtés photographiait le cadavre sous différents angles. C'est à ce moment que la voiture de la commissaire Coly arriva sur les lieux. Accompagnée de l'inspecteur Niang, elle se dirigea vers le médecin légiste. Après un bref échange verbal, elle demanda aux pompiers d'embarquer le corps.

— Qui l'a découvert ? Demanda la commissaire Coly à un agent de police, en désignant le cadavre étendu.

— Ce sont des maçons qui rentraient du travail. Ils m'ont assuré n'avoir rien touché et ont immédiatement prévenu nos services.

— Et cette foule ?

— Bah !

— Et c'est qui le macchabée ?

— Il n'est pas de ce quartier. Personne ne le connaît.

— Il n'a pas de pièce d'identité ?

— Et personne n'a rien vu...

— Ni rien entendu. Regardez tout autour, ce sont toutes des maisons en construction. Et aux heures de pointe les bruits des pelleteuses et des marteaux recouvrent tout ici.

— Il doit être le propriétaire d'une de ses villas en construction. Je ne pense pas qu'il soit venu en transport en commun ou en taxi jusqu'ici. Sa voiture doit être là.

Tournant le dos à son interlocuteur, la commissaire Coly fit un signe à l'inspecteur Niang qui se présenta aussitôt.

Commissaire de la police de Dieuppeul depuis peu, Henriette Coly voyait enfin sa carrière décollée. Longtemps

habituée à jouer les seconds couteaux, elle avait pourtant aidé à résoudre plusieurs affaires criminelles grâce à sa perspicacité. Installée à la tête de ce commissariat de quartier, elle ne comptait pas se reposer sur ses lauriers. Froide et distante en apparence, Commissaire Coly, comme l'appelaient ses hommes, avait toujours un besoin d'occuper le terrain et de se confronter au mal. Trapue et de teint foncé, elle était habillée en civil et seul le brassard de la police qu'elle avait accroché à son bras laissait deviner sa fonction.

— As-tu quelque chose sur l'identité du cadavre ?
Demanda-t-elle à son inspecteur qui s'était mêlé à la foule pour recueillir des informations.

— Nous n'avons rien trouvé. Certainement ces agresseurs l'ont dépouillé.

— Rien ! Je pense qu'il faudra interroger les ouvriers qui ont découvert le corps.

— Oui, je compte le faire immédiatement. Mais une chose m'embête !

— Quoi donc ?

— Ce n'est pas une agression crapuleuse.

— Pourtant ils lui ont pris son portefeuille.

— Des agresseurs justement, ils assomment, ils poignent mais c'est rare qu'ils étranglent. Et puis, comment est-il venu ici ? Il n'y a pas d'arrêt de bus à proximité.

— Et en taxi il aurait eu du mal à en trouver pour le retour, ajouta l'inspecteur Niang. Je pense qu'on doit pouvoir trouver sa voiture dans le coin.

— À moins qu'il ne soit venu avec son agresseur.

La nuit était désormais tombée. Par petits groupes, les badauds se dispersaient en spéculant sur la découverte macabre de la soirée. Sans moyen d'étudier la scène de crime, les deux enquêteurs décidèrent de rendre visite aux premiers témoins. D'après le rapport que tenait l'inspecteur Niang, ils étaient trois maçons qui rentraient de leur travail. Ils avaient prévenu la police avec leur portable. Ils vivaient dans une maison dans le quartier populaire de la Médina de l'autre côté de la ville de Dakar.

Situé au Sud de la capitale sénégalaise, ce quartier avait été construit en 1914 par l'administration coloniale suite à l'épidémie de peste pour tenir à distance les indigènes du centre de Dakar. Avançant sur une étroite rue très animée où cohabitaient sans aucune harmonie les utilités du présent, les vestiges du passé ainsi que les vertiges de l'avenir, les deux policiers tentaient péniblement d'identifier la maison de leurs témoins. Observé et même

dévisagé avec curiosité par les habitants, le duo insolite s'approcha d'une joyeuse bande de jeunes filles. Assise sur un petit banc en bois, une jeune adolescente tenait fermement une fillette entre ses jambes et lui faisait des tresses. Avec délicatesse, elle lui tissait les cheveux en les entrelaçant. Confortablement installées sur une natte tout autour de la tresseuse, les autres adolescentes avaient suspendu leur conversation en voyant les deux policiers s'approcher d'elles. Abordant les jeunes filles pour les mettre à l'aise, l'inspecteur Niang fit un compliment à la fillette sur ses tresses. Fièvre, la petite fit un léger sourire en baissant le regard.

— Si je t'emmène ma nièce, dit-il à la tresseuse, je te ferai confiance pour faire des miracles sur sa tête, ajouta-t-il avec un sourire taquin.

Ce qui fit éclater de rire tout le groupe. Il en profita pour leur demander si elles connaissaient la maison d'Amadou Diop. Le maçon qui avait appelé la police à la découverte du corps. Rivalisant d'ardeur pour répondre aux agents de police, les filles parlaient toutes en même temps. L'inspecteur demanda et obtint qu'une seule ne parle. Il choisit la plus âgée.

— Vous êtes de la police ? Demanda-t-elle en profitant de son statut d'interlocutrice. Sans attendre leur réponse, elle enchaîna, alors vous avez trouvé les meurtriers ? Il y a trop d'agresseurs ici. Depuis des semaines, je n'ose plus

m'éloigner le soir de ma maison. Les voleurs d'enfants, les violeurs et même les homosexuels...

— Il habite ou ? Lui coupa sèchement la commissaire Coly.

— Ce sont eux que vous apercevez devant le portail là-bas, répondit-elle en les désignant. Ama, cria-t-elle en direction du petit groupe avant d'ajouter, c'est la police.

Tout le petit groupe se leva. L'un d'eux se détacha puis fit aux deux policiers un signe de la main. Ceux-ci parcoururent la centaine de mètres qui les séparait de leurs témoins. Sentant le poids des regards, les deux officiers de la police essayaient de garder leur contenance en marchant droit. Tandis que l'inspecteur Niang cherchait la bienveillance à travers les enfants à qui il distribuait de légers rictus, la commissaire Henriette Coly marchait d'un pas ferme vers les témoins. Son visage ne dégageait aucune émotion.

Habituée à évoluer dans un monde d'hommes et de machos, la commissaire savait qu'un seul signe de faiblesse pouvait lui faire perdre le contrôle. Avec ses hommes au commissariat comme avec les témoins et les suspects elle agissait toujours sans ménagement.

— Ça concerne le cadavre ? Dit un jeune homme à l'allure d'athlète. C'est nous qui l'avons découvert et ensuite on a appelé les pompiers.

— Vous qui ? Demanda l'inspecteur.

— Mon grand frère, moi et notre neveu aussi.

— Et comment avez-vous trouvé le corps ?

— Comme vous, on n'a rien touché.

— Qui a eu l'idée de le couvrir d'un pagne ?

— En tant que musulman et humain, nous devions au moins le recouvrir, intervint un homme d'âge mûr pour la première fois.

— Vous êtes qui ? Lui rétorqua la commissaire.

— Répondant à l'inspecteur Niang qu'il regardait, il dit, Amadou Diop. C'est moi l'auteur de l'appel. J'ai attendu les pompiers et je leur ai laissé nos coordonnées. Quand, comme nous l'avons précisé à vos collègues, nous avons fini notre service, nous avons aperçu un homme étendu. Au départ nous avons accouru pour l'aider. Arrivés à son niveau, nous avons vu qu'il ne bougeait plus. Il était mort. Alors j'ai demandé à mon neveu d'aller chercher de l'aide

et une couverture pour le couvrir. Ensuite j'ai immédiatement appelé les pompiers.

— Et vous n'avez pas trouvé de portefeuille ou des papiers ?

— Nous n'avons touché à rien. Moi qui vous parle, je regarde régulièrement Derrick.

— Pardon ?

— Oui, je regarde L'inspecteur Derrick et je sais que quand on découvre un homme mort, il ne faut toucher à rien.

— Derrick, c'est « has been », ricana celui qui s'occupait du thé. Il ajouta, maintenant, c'est « Les Expert Manhattan ». Putain de merde, avec les Ricains, juste avec un cheveu, il trouve le coupable.

— Ah notre police, c'est une police de pauvres, il n'y a qu'à regarder leurs belles caisses comparées aux nôtres, commenta, le jeune neveu, sourire aux lèvres.

— Écoutez, dit la commissaire, nous ne sommes pas ici pour nous amuser et nous n'avons pas de temps à perdre. Alors soit vous répondez correctement à nos questions, soit nous allons au commissariat.

— Dans ce pays mieux vaut être bandit. Vous venez emmerder les braves gens pendant que le meurtrier dort tranquillement chez lui, répondit Amadou. Nous ne savons rien Madame. Nous n'avons rien trouvé, ni argent, ni portefeuille. Nous sommes des citoyens honnêtes. Nous avons fait notre devoir.

— Je vois que tu as un paquet de cigarettes...

— Oui, je fume, fulmina Amadou en coupant la parole à l'inspecteur avant d'ajouter, est-ce interdit ?

— Non pardon ! Je voulais juste en fumer une.

— Ne lui donne pas, cria le jeune neveu avant de poursuivre, dans les films, ils font ça pour voir tes doigts.

— Ah les empreintes, sourit l'inspecteur. Tu t'appelles comment jeune homme.

— Amadou, je suis l'homonyme de mon oncle Amadou Diop.

— Et tu vas à l'école ? Moi je suis maçon. Je suis un vrai homme. Je n'ai pas de temps à perdre dans les bancs de l'école comme les pédés.

— Amadou, dit calmement la commissaire, à présent tu vas accompagner l'inspecteur à la boutique. Il prendra ses cigarettes.

— Le jeune regarda son grand-oncle pour savoir l'attitude à adopter. Celui-ci eut du mal à masquer un début de panique. Il se leva et tendit à l'inspecteur son paquet pour qu'il se serve.

— Tu m'accompagnes jeune homme, répéta avec fermeté l'inspecteur.

— Tous les deux, reprit la commissaire à l'attention des deux frères, nous allons trouver un endroit calme pour causer. Au commissariat ou...

— On peut rentrer dans la maison, on y sera mieux, l'interrompit le plus jeune de la fratrie.

— Dans ce cas, je vous suis, répondit-elle.

Pendant ce temps, l'inspecteur accompagné du jeune Amadou s'éloignait du groupe. L'ambiance bonne enfant s'était d'un coup tendue et figée. Sans se parler, l'inspecteur et la commissaire voulaient savoir si le petit groupe de témoins cachait une information capitale. Peut-être s'étaient-ils emparés du portefeuille de la victime ou de son téléphone portable ? Il fallait à présent rapidement éclaircir ce point pour l'identification du cadavre afin de

prévenir sa famille et d'écarter la thèse d'une agression crapuleuse.

Arrivés dans une sombre boutique, ils trouvèrent un vieil homme en prière du crépuscule. Comme cela se fait pour ne pas gêner le boutiquier, le policier et le jeune garçon attendirent à côté. À ce moment l'inspecteur Niang ne savait pas encore ce qu'il cherchait, ni la façon d'agir. Il observait le petit garçon qui s'était refermé telle une huître. Pourtant quelques minutes auparavant, il était très excité et s'était même permis de faire des remarques sur les séries policières.

— Salamalekoun, dit avec déférence l'inspecteur au boutiquier lorsque celui-ci acheva ses incantations.

— Malekoun salam, répondit-il, en se levant pour mieux observer les deux visiteurs.

— Je suis de la police, se présenta l'agent en montrant sa carte au commerçant.

— Je ne fais rien d'illégal dans cette boutique que je gère avec mes enfants. Je suis en règle avec ce pays qui nous a ouvert ses bras à ma famille et moi. Dieu m'est témoin que...

D'origine guinéenne, le commerçant et sa famille vivaient tous dans l'arrière-boutique. Installé depuis des années

dans ce quartier, il vendait aux détails tous les produits allant de l'alimentaire aux produits d'hygiène et des cigarettes.

— Calmez-vous Monsieur, dit gentiment l'inspecteur. Je suis venu juste pour avoir une confirmation. Je veux juste que vous me disiez la vérité, c'est très important.

— Je ne connais que la vérité, rétorqua-t-il. Je suis à la lettre les recommandations d'Allah et de son Prophète, que Dieu lui accorde la grâce et la paix, clama-t-il.

— C'est bien, le rassura l'inspecteur Niang. Alors dites-moi depuis quelle heure vous avez pris votre service à la boutique.

— Depuis la prière du Takoussan, vers 17 heures. Et je n'ai pas bougé d'ici.

— Vous reconnaissez ce jeune garçon ? Demanda le policier.

— Oui, c'est Amadou. C'est un jeune travailleur qui ne traîne pas dans les rues comme la plupart des ratés de ce quartier.

— Alors réfléchissez bien et dites-moi !

— J'ai entendu dire qu'il y a eu un meurtre au quartier du Sacré-Cœur. Mais moi, je ne sais rien. C'est d'ailleurs grâce à Amadou et ses oncles que...

— Oui vous avez raison, ils ont été exemplaires. Cependant, je dois juste confirmer deux trois choses pour mon rapport. Alors ce jeune est-il venu acheter un paquet de cigarettes ici dans la soirée ?

— Oui bien sûr, il vient acheter les cigarettes pour ses oncles tous les soirs. Parfois même, je leur fais crédit.

— Comme aujourd'hui ?

— Non aujourd'hui il a acheté un paquet. Et il a même payé ses dettes. Regardez, montra-t-il dans le cahier de compte, il a remboursé les 800 francs qu'il me devait. Vraiment, ils sont réglo.

— Et à quand date le dernier crédit ?

— Ce matin, il a pris à mon fils trois cigarettes de marque Excellences avant de partir. Voilà, c'est sur le cahier de compte.

— Merci. Vous m'avez bien aidé.

— Ils ne vont pas avoir de problèmes ?

— Oh non ! S'ils ne nous cachent rien, ils n'auront rien à craindre, répondit-il en jetant un regard appuyé sur le jeune garçon. Encore une dernière question...

— Quoi ?

— Et combien il t'a donné pour régler ?

— Un billet de 5 000 francs.

— Vous pourrez me confirmer tout ce que vous m'avez dit ici.

— Sans aucun problème. Seule la vérité plaît à notre Seigneur et en humble adorateur, je ne m'éloigne jamais de son chemin. En responsable de famille et surtout modèle pour mes enfants ici et ceux restés au pays, je reste toujours sur le droit chemin.

À la sortie de la boutique, l'inspecteur huma l'air chargé par les odeurs de cuisines, des pots d'échappements des voitures ainsi que les effluves des encens qui débordaient des chambres à coucher. À ce moment il savait qu'il tenait les frères Diop au moins pour avoir menti. Sans rien dire, il se dirigea avec le jeune Amadou à la maison où les attendait la commissaire.

Dans un salon très mal éclairé par une ampoule pendant du plafond, la commissaire était debout en face des deux

frères. Ceux-ci étaient assis sur un vieux canapé qui ne tenait droit que par des briques. La femme du plus vieux des témoins n'arrêtait pas de parler pour masquer son angoisse. Tantôt elle proposait de l'eau à la policière, tantôt elle faisait l'éloge de son mari, un homme honnête et bon comme le Sénégal n'en faisait plus depuis les anciens temps.

L'arrivée de l'inspecteur avec le petit garçon fit sortir de leurs pensées Amadou et son frère. Ils ne tenaient plus sur le canapé tellement ils étaient angoissés. La femme craqua et se mit à pleurer en invoquant le nom de la puissante famille de son marabout.

— Ferme-la Ndeye, lui lâcha son mari.

— Nous n'avons rien fait. Je ne sais pas à quoi rime toute cette farce ! Parce que nous sommes pauvres, c'est tout.

— Ça vous arrangerait bien de nous foutre ce crime sur le dos, dit le jeune frère d'Amadou. Nous n'avons rien fait et vous le savez bien.

— Froidement, la commissaire Coly dit, que ce soit vous ou quelqu'un d'autre, je m'en moque. Comme vous le savez, la prison de Rebeuss est remplie de braves gens comme vous. Je suis fatiguée et mon inspecteur aussi. Le plus grand cadeau que vous pouvez nous faire là, c'est de nous permettre de boucler cette enquête. La boucler, c'est

arrêter des personnes. Après, je m'en fous que vous soyez les meurtriers ou pas. Ça n'a aucune importance pour moi. Demain matin, ma vie reprendra son cours normalement. Que vous soyez en prison ou pas d'ailleurs. Se tournant vers l'inspecteur Niang, elle dit, alors ?

— Effectivement, le jeune m'a dit qu'ils ont pris le portefeuille du macchabée.

— C'est faux hurle le garçon.

— Tais-toi explosa la commissaire. Apeuré, le jeune garçon se tut et se mit à pleurer. Poursuivez inspecteur, dit la commissaire d'un ton sec et sans équivoque.

— Le jeune Amadou a avoué qu'ils ont récupéré le portefeuille du macchabée. D'ailleurs, ils viennent de se payer un paquet de cigarettes avec un billet de 5 000 francs. Au 20 du mois, il faut être vraiment riche pour tendre ce billet à un commerçant. De plus, ils ont payé leur dette au boutiquier qui, soit dit en passant, leur avait fait crédit ce matin même pour trois Excellences.

— Appelle le commissariat central, on les embarque tous. Ils l'ont tué.

— Non crièrent-ils tous en chœur.

L'épouse d'Amadou se jeta aux pieds de la policière en implorant le pardon. Elle pleurait à chaudes larmes.

— Mon époux est un honnête citoyen Madame. Les temps sont durs à Dakar et il travaille comme un forçat du matin au soir pour nous nourrir. Avec son salaire, il n'arrive même pas à se payer le transport quotidien. Ce soir, s'il n'avait rien eu en rentrant, on se serait endormi sans rien manger. Comme hier d'ailleurs ! Alors, au nom de notre Prophète et de tous les Saints hommes que la terre sénégalaise a recouverts, pardonne-les et épargne à ma famille une honte et un malheur dont nous ne nous relèverons jamais.

— Je m'en fous que vous soyez des voleurs, répondit la commissaire. Ce qui m'intéresse c'est le portefeuille. Une épouse attend l'arrivée de son mari, des enfants et des petits enfants guettent l'arrivée de leur père, leur grand-père et que faites-vous ? Vous subtilisez le portefeuille qui nous permet d'identifier la victime. Même si vous ne l'avez pas tué la première fois, vous l'avez assassiné la deuxième fois. Avec votre inconscience peut-être que l'assassin s'est enfui. Et dans ce cas, c'est vous qui l'avez aidé.

— Erreur rekk, répéta le grand Amadou tête baissée avec les larmes qui inondaient son visage.

— Et le portefeuille ?

— Nous l'avons jeté.

— Appelle la cavalerie et on les embarque tous, dit la commissaire à l'inspecteur.

— À moins qu'ils ne retrouvent le portefeuille dans les 15 minutes, ajouta l'inspecteur.

— Piquée au vif comme si son inspecteur lui avait manqué de respect, la commissaire Coly jeta un regard dur sur celui-ci puis se ravisa. Retrouvez ce portefeuille tout de suite leur demanda-t-elle.

II

La victime était un greffier à la retraite qui, comme indiqué sur sa pièce d'identité résidait au quartier de Mermoz. Du nom du célèbre aviateur français, ce petit quartier tranquille de la capitale sénégalaise abritait quelques belles maisons à l'image de celle où la commissaire Coly sonna. Avec un air renfrogné qu'elle avait gardé tout au long du trajet, elle n'avait adressé aucun mot à l'inspecteur Niang. Celui-ci avait compris son erreur de s'être interposé pour éviter à la famille des témoins d'être embarqué pour des « brouilles ».

Connaissant bien le caractère de sa supérieure, il savait garder le profil bas pour faire oublier son initiative. Même s'il était convaincu d'avoir agi avec sagesse. D'ailleurs, c'est grâce à ses informations qu'ils avaient récupéré le portefeuille. Ce n'était pas maintenant qu'ils étaient devant le domicile de feu Fara, qu'il allait avoir des états d'âme. Il se mit à penser à la victime, jeune retraité de la fonction publique sénégalaise, un homme sans histoire dont le corps avait été découvert quelques heures plus tôt loin de son quartier.

— Bonsoir, leur dit un jeune adolescent portant le maillot de l'équipe de football de l'Olympique de Marseille.

— Bonsoir jeune homme, lui répondit l'inspecteur. C'est ici la maison de Fara...

— Oui. Entrez, je vais appeler ma mère.

Les deux policiers entrèrent en longeant une façade bordée de fleurs de part et d'autre. L'océan, situé à quelques encablures, envoyait une brise légère. Ce qui faisait danser les cimes du manguier dressé au milieu de la grande cour. Une femme d'une cinquantaine d'années surgit en se présentant aux forces de l'ordre. Habillée d'un grand boubou de couleur bleu clair, elle scrutait les visages des deux visiteurs afin de les identifier.

— Madame, nous sommes de la police, dit la commissaire Coly.

— Police, reprit-elle ? C'est pourquoi ?

— Pouvons-nous entrer nous asseoir s'il vous plaît, demanda l'inspecteur.

— Bien sûr, je vous en prie. Suivez-moi au salon.

Sous une véranda l'adolescent en compagnie d'autres jeunes de son âge jouait bruyamment aux cartes. Au passage des visiteurs, le silence se fit sans aucune concertation. La petite assistance scrutait avec inquiétude ce cortège inédit.

— Je suis la commissaire Coly de la police de Dieuppeul et voici Monsieur Niang mon inspecteur. Vous confirmez que cette carte d'identité appartient à votre époux, enchaîna-t-elle ?

— Oui, c'est bien mon mari Fara. Après une petite pause, elle demanda avec une voix craintive, que lui est-il arrivé ?

— Je crains Madame, dit l'inspecteur, que nous ayons une très mauvaise nouvelle à vous annoncer.

— Un accident, s'empessa-t-elle de dire ? Il est blessé conclut-elle hâtivement !

— Nous vous présentons toutes nos condoléances Madame, intervint la commissaire.

Avec une expression défaite, la dame se tut en fixant la fenêtre, indifférente à la présence des deux hommes de lois. Elle s'essuyait le visage avec le léger voile qui lui couvrait ses cheveux blanchissants.

— Que se passe-t-il maman, lui demanda son fils ? Celui-ci avait abandonné ses camarades de jeu pour satisfaire sa curiosité.

— Appelle ton frère et dis-lui de venir immédiatement.

— Maman, dit-il en haussant le ton, c'est quoi ?

— C'est ton père. Il est... Il est...

— Papa est mort, cria-t-il.

Le salon fut investi timidement par les amis du jeune garçon. Ils furent rejoints par la grande sœur de ce dernier dont le mur de sa chambre était mitoyen au salon. Elle avait tout entendu et accourut dans le séjour avec des sanglots. Elle pleurait à grosses larmes en entourant sa

mère de ses bras. Celle-ci, toujours sonnée, observait la scène qui se déroulait sous ses yeux sans réagir.

— Comment est-il mort, demanda le fils ? Un accident ?

— Nous avons découvert son corps au quartier de Sacré-Cœur 3.

— Voilà ce qui arrive quand on trahit sa famille, dit le jeune homme.

— Ce qui provoqua l'énervement de sa mère qui lui cria, ferme-la.

— Oui maman quoi ? Nous ne l'avons pas vu depuis deux semaines. Paraît-il qu'il a pris une seconde épouse.

— Tais-toi Omar.

— C'est vrai, reprit-il. Tu ne vas tout de même pas...

Un des voisins rameuté par les cris et les pleurs ne laissa pas Omar poursuivre sa phrase. Il le prit dans ses bras et le retint contre sa poitrine. Ce qui fit taire le jeune homme. Puis il se mit à sangloter à son tour. Sa colère s'était transformée en un torrent lacrymal inondant les amples habits du riverain. Entourée par le voisinage, qui la tenait par les épaules et les bras en signe d'amitié et de soutien, la mère de famille n'arrivait pas à sortir un seul mot de sa

bouche. Lorsque la commissaire parla d'identification du cadavre à la morgue de l'Hôpital Le Dantec de Dakar, c'est un vieil homme qui l'interrompt. Ce dernier s'était présenté comme un ami de longue date de la victime. Il se proposa en compagnie de l'imam du quartier pour épargner à la famille une épreuve de plus. C'est d'ailleurs le chef de la mosquée du quartier qui raccompagna les deux policiers en les invitant à revenir ultérieurement pour l'enquête.

La maison de la famille de la victime ne désemplissait pas au lendemain de la visite des policiers. Aux résidants environnants s'étaient ajoutés les autres membres de la famille venant des quatre coins du Sénégal mais aussi les amis et collègues du décédé. Visages fermés, chapelets en mains, tous exprimaient leur incompréhension. Un meurtre sur un homme sans histoire, ni problème. Un Sénégalais bon travailleur, bon père de famille, pieux, respecté et respectable. La priorité pour la plupart des membres de la famille et des proches amis, ce n'était pas de retrouver le coupable de cet assassinat mais de rendre les derniers hommages à Fara. Lui organiser des funérailles dignes de son rang et rendre son corps à la terre.

Difficilement la commissaire Coly et l'inspecteur Niang se frayèrent un passage pour accéder à la veuve éplorée. Toute de noir vêtue et la tête entièrement couverte, elle était installée dans un grand fauteuil. Tout autour d'elle, se

trouvaient ses enfants et des proches parents. Ceux-ci s'impatientaient pour disposer du corps de la victime afin de l'enterrer dans les plus brefs délais conformément à la tradition musulmane. Ils prirent d'ailleurs à partie les deux policiers en mettant en avant la foi de la victime et la nécessité de respecter les volontés du défunt et de sa famille.

— Je comprends leur dit la commissaire, mais c'est au médecin légiste de vous donner son autorisation pour l'inhumation. Nous sommes ici pour l'enquête, se justifia-t-elle.

Il régnait à ce moment au salon une confusion entretenue par un brouhaha. Les deux policiers étaient interpellés de toutes parts par différents interlocuteurs. Irritée, la commissaire Coly éleva la voix et exigea le départ de tout le monde à l'exception de la veuve et ses deux enfants.

— Hier Madame, commença l'inspecteur Niang, vous avez demandé à votre fils d'appeler son frère.

— Oui, répondit prudemment la dame.

— Il n'est pas là avec vous ?

— Il est en route, répondit sa fille. Vous savez, notre grand frère vit en France où il est établi depuis des années.